L'ethnographie parasitée ?

Anthropologie et entomologie en Afrique de l'Ouest (1928-1960)

When Ethnologists Were Hunting for Butterflies. Anthropology and Entomology in West Africa (1928-1960)

Julien Bondaz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24519>

DOI : 10.4000/lhomme.24519

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 juin 2013

Pagination : 121-150

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Julien Bondaz, « L'ethnographie parasitée ? », *L'Homme* [En ligne], 206 | 2013, mis en ligne le 03 juin 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24519> ; DOI : 10.4000/lhomme.24519

L'ethnographie parasitée ?

Anthropologie et entomologie en Afrique de l'Ouest (1928-1960)

Julien Bondaz

UNE BOÎTE DE Nescafé contenant des fourmis sèches caractériserait-elle mieux les pratiques de collecte ethnographique que « le bijou le plus somptueux ou le timbre le plus rare » ? Certes, de prime abord, la présence d'une telle boîte dans les collections du musée du quai Branly paraît peu caractéristique, voire parfaitement incongrue. Nous n'avons pas affaire à une œuvre d'art (rien à voir ici avec les boîtes Brillo d'Andy Warhol). Le lien susceptible d'exister entre une boîte de café soluble et les sociétés extra-occidentales n'est pas flagrant (même si Nescafé est l'un des champions de l'exportation à destination du continent africain). Et la définition d'un tel objet comme patrimoine ethnographique paraît relever avant tout d'un trait d'humour, en écho à la fameuse « règle de la boîte de conserve »¹. La biographie muséale de la boîte de

1. Par cette expression, Jean Bazin (2002 ; cf. aussi Jamin 2004) faisait référence à la formule de Michel Leiris, inspiré par Mauss, selon laquelle « une boîte de conserve, par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare » (Griaule & Leiris 1931 : 8).

Les données présentées dans cet article sont issues de recherches financées par le musée du quai Branly et menées essentiellement au Laboratoire d'entomologie du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, dans les archives du musée du quai Branly (anciennes archives du Musée de l'Homme), dans les archives de la Bibliothèque Éric-de-Dampierre (Nanterre) et, à Dakar, dans celles de l'IFAN-Cheikh Anta Diop. Je remercie les responsables et les archivistes de ces institutions pour l'aide qu'ils m'ont apportée, ainsi que Nélia Dias, Sophie Houdart et Éric Jolly pour la lecture critique qu'ils ont bien voulu faire d'une première version de ce texte.

Nescafé et de son contenu demeure en outre tout à fait floue. L'objet est « prélevé avec des coiffes et ornement[s] de tête » dans les réserves du Musée de l'Homme au moment du transfert des collections et son numéro d'inventaire renvoie au registre des collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Mais la marque Nescafé n'est créée qu'en 1938, soit un an après la fermeture dudit musée, et les boîtes de café soluble ne connaissent une véritable diffusion commerciale qu'après la Seconde Guerre mondiale. On comprend donc la décision adoptée en octobre 2010 par les conservateurs du musée du quai Branly, selon laquelle « la boîte et les fourmis forment un lot considéré comme non patrimonial », décision conduisant à une modification du statut de l'objet : la boîte de Nescafé contenant des fourmis sèches (re)basculer dans un régime d'aliénabilité².

Pourtant, cette boîte a peut-être une histoire autrement plus intéressante à nous livrer, qui permettrait non seulement de comprendre la présence de « fourmis sèches » en lieu et place du café soluble qu'elle contenait à l'origine. En novembre 1952, Marcel Griaule note en effet avoir placé un insecte « dans une boîte cylindrique de Nescafé »³ ; la boîte du musée pourrait donc être celle mentionnée par Griaule. De plus, cette histoire de boîte de Nescafé utilisée par un ethnologue pour conserver un insecte qu'il a lui-même collecté est moins anodine qu'il n'y paraît. D'une part, cet insecte récolté est loin d'être un exemplaire isolé : il s'agit de l'un des très nombreux spécimens entomologiques récoltés par Griaule lors de sa mission de 1952 (il porte le numéro 886) et, plus largement, de tous ceux collectés depuis la mission Dakar-Djibouti (1931-1933) jusqu'à sa dernière mission, terminée en janvier 1956. D'autre part, dans le contexte des missions ethnographiques organisées en Afrique de l'Ouest à la fin de la période coloniale, la plupart des ethnologues africanistes français récoltaient des objets et des données ethnographiques, mais aussi des spécimens entomologiques. Dans le fonds Solange de Ganay, à la bibliothèque Éric-de-Dampierre (Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense), on trouve d'ailleurs une autre boîte contenant quatre insectes, dont les noms dogon sont écrits sur le couvercle.

2. Le numéro d'inventaire du Musée d'ethnographie du Trocadéro est le 57491, mais ne correspond pas à l'objet décrit dans le registre. Le numéro d'inventaire du musée du quai Branly a d'abord été le X367019 (le préfixe en X indiquant la nécessité de renseigner l'objet). Il s'agit aujourd'hui du n° Z367019 (le passage du X au Z signalant le changement de statut juridique de l'objet). Les informations concernant la boîte sont issues de la base informatique « TMS-objets » du musée du quai Branly.

3. Cf. Fonds Marcel-Griaule, Registre de mai 1952, p. 450 (Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense).

Ces pratiques de collecte mixte, ethnographique et entomologique, peuvent surprendre. Comment comprendre qu'à un moment où, en France, l'ethnologie se constitue comme discipline autonome et se professionnalise, des ethnologues africanistes, nombreux et parfois fameux, collectent des insectes et chassent les papillons ? Une première réponse pourrait être apportée en montrant que le rattachement du Musée d'ethnographie du Trocadéro au Muséum national d'histoire naturelle, en 1928, conduit les ethnologues à diversifier leurs activités de collecte et explique le caractère pluridisciplinaire des missions scientifiques organisées par l'institution. On étudierait ensuite comment la mise en place et le développement de l'Institut français d'Afrique noire (IFAN) à Dakar, à partir de 1938 et sous la direction de Théodore Monod, perpétuent cet idéal de collecte multiple. On insisterait alors sur l'« essaimage » de cet institut après la Seconde Guerre mondiale, quand des centres locaux de l'IFAN sont créés dans la plupart des colonies de l'Afrique-Occidentale française (AOF), puis sur sa « mue »⁴ au moment des Indépendances, en 1960. Une telle histoire institutionnelle justifie les bornes chronologiques de cet article, entre 1928 et 1960, qui recoupent plus ou moins celles du développement d'une « école Griaule » (Jolly 2001), et constitue évidemment l'arrière-plan des pratiques interrogées ici. Elle ne permet cependant pas de comprendre l'ethnographie en train de se faire, ni les processus cognitifs et affectifs à l'œuvre dans les pratiques de collecte. C'est pourquoi on se focalisera davantage sur les techniques de collecte des ethnologues, sur les interférences méthodologiques et conceptuelles induites par la rencontre entre anthropologie et entomologie, en insistant sur les incidences que les pratiques de collecte entomologique ont pu avoir sur la construction des savoirs ethnologiques en Afrique de l'Ouest, durant la fin de la période coloniale. Ces pratiques signalent, en effet, une certaine articulation, dans l'ethnographie africaniste de l'époque, entre un « paradigme de la collecte » (de L'Estoile 2005 ; Debaene 2006) et un « paradigme de la chasse » (Bondaz 2011). Au-delà de cet aspect épistémologique, on avancera également l'hypothèse selon laquelle les insectes se sont en quelque sorte imposés aux ethnologues, et à Griaule en particulier. Pour ce dernier, ils fonctionnent comme des indices prototypiques, comme de parfaits embrayeurs d'analogies et, enfin, comme des signes donnant à lire la totalité du monde. Il se pourrait donc bien que la boîte de Nescafé des collections du musée du quai Branly contienne en fait ce que Griaule considérerait comme une version condensée et minimale de la cosmogonie dogon.

4. Ces métaphores entomologiques et herpétologiques sont de Théodore Monod.

Le développement de l'entomologie aux XVIII^e et XIX^e siècles, parallèle à celui de l'anthropologie, s'inscrit dans le contexte des grandes explorations scientifiques ayant pour objectif la « collecte du monde » (Bourguet 1997). À cette époque, les collectes entomologiques représentent d'ailleurs, outre une visée scientifique, des enjeux politiques et religieux : elles participent à la production des territoires coloniaux et permettent de faire émerger, derrière les désordres apparents de la nature, un ordre divin (Raffles 2001). On ne s'étonnera donc pas si, en Afrique, les missionnaires sont parmi les premiers à s'intéresser à l'entomologie et à constituer des collections, de papillons notamment (Harries 2007). Une continuité entre entomologie et ethnologie est du reste apparente dans la biographie de certains d'entre eux, à commencer par Henri Alexandre Junod, l'auteur du classique *Mœurs et coutumes des Bantous*, qui fut entomologiste avant de s'apercevoir « qu'après tout l'Homme est infiniment plus intéressant que l'Insecte » (1936 : 7). Au XIX^e siècle, l'entomologie rejoint l'ethnologie non seulement sur le terrain, mais également dans le texte : on retrouve dans la littérature entomologique de l'époque les « formes de l'ethnographie » (Marchal 2007 : 69). Le genre monographique domine alors les écrits des entomologistes : il s'agit de décrire le modèle hiérarchique des colonies d'insectes en termes sociologiques (Rodgers 2008), de même que la « vie », les « mœurs » et les « coutumes » de telle espèce ou de telle famille d'insectes. Ce recours au vocabulaire ethnographique est toujours d'actualité durant la période qui nous intéresse ici. Le livre consacré aux termites par le Sud-Africain Eugène Marais est traduit, en 1938, sous le titre *Mœurs et coutumes des termites*. Il sera plus tard cité par Dominique Zahan dans le cadre de son analyse du mythe de création dogon (1969 : 26). Autre exemple, Maurice Mathis, médecin en poste à l'Institut Pasteur de Dakar puis de Tunis, fait paraître en 1951 un ouvrage intitulé *Vie et mœurs des abeilles*, pour la rédaction duquel il demande des renseignements ethnographiques à Théodore Monod.

Dès le XVIII^e siècle, le développement de l'entomologie conduit à la prolifération des analogies entomologiques en philosophie politique et morale, autant qu'en littérature. En France, les comparaisons entre sociétés d'insectes et systèmes politiques servent à penser la monarchie, puis à défendre la république (Drouin 1992, 2005). L'analogie fonctionne sur un mode allégorique. Cependant, avec l'apparition des théories évolutionnistes, la place de l'insecte devient problématique. Dans le septième chapitre de *L'Origine des espèces*, paru en 1859, Darwin prend ainsi pour exemple des insectes vivant en société (abeilles et fourmis) pour proposer

une théorie de l'instinct permettant d'expliquer la sélection naturelle. À partir de la fin du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle, l'étude des sociétés d'insectes devient alors un point de rencontre théorique (et non plus seulement territorial ou textuel) entre entomologie et anthropologie, fournissant un modèle analogique aux sciences humaines. La comparaison entre le fonctionnement des sociétés d'insectes et l'organisation sociale des peuples dits primitifs fait émerger un problème anthropologique : les insectes sociaux (parfois appelés « coloniaux ») paraissent contredire la linéarité du schéma évolutionniste, des formes simples aux formes complexes, des invertébrés aux vertébrés, des « races inférieures » aux « races supérieures ». Comment peut-on dès lors distinguer et hiérarchiser les instincts des insectes sociaux et ceux des peuples primitifs ? Au début du XX^e siècle, nombreux sont les vulgarisateurs des savoirs entomologiques qui comparent les sociétés primitives aux sociétés d'insectes, estimant parfois les premières inférieures aux secondes : « Ce ne sont pas ces gens-là qui pourront constituer une société semblable à celle des insectes !... », s'exclame, par exemple, J.-H. Rosny jeune (1931 : 18). Les insectes se retrouvent même désignés par des noms de peuples considérés comme primitifs : ils sont décrits, à cause de leur taille, comme des « tribus pygméennes » (Revel 1951 : 10-11).

La question des relations entre l'instinct social des insectes et l'organisation des sociétés primitives ne se limite cependant pas à la vulgarisation entomologique. Au début du XX^e siècle, elle est au cœur du débat concernant la pensée des primitifs. Rendant compte des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, l'ouvrage de Lucien Lévy-Bruhl paru en 1910, Henri Piéron compare ainsi la « mentalité collective antique et relativement invariable » des primitifs au « bagage instinctif des insectes sociaux » (1910 : 177). La question est également au centre du débat entre Émile Durkheim ou Marcel Mauss et Alfred Espinas ou Étienne Rabaud, ces derniers prenant l'exemple des insectes pour interroger les formes élémentaires de la vie sociale, ou entre Lucien Lévy-Bruhl et Henri Bergson, le second utilisant des exemples entomologiques et développant une véritable « rhétorique de l'insecte » (Gil 2001) pour critiquer la notion de « mentalité primitive ». Dans le même temps, se développe l'idée selon laquelle, pour la pensée primitive, derrière chaque insecte se cache un mythe, un totem ou un dieu⁵, la métamorphose des larves ou des chrysalides servant par ailleurs la modélisation indigène du totémisme (Lévy-Bruhl 1910 : 445). Un tel primitivisme entomologique conduit par

5. Idée que l'on retrouve d'ailleurs chez Griaule : « un dieu peut être beaucoup de choses et de personnages : un animal, un génie, un ciel, une libellule » (1943 : 95).

moments à de véritables délires. Sur de pseudo-bases ethnographiques et archéologiques, on imagine, par exemple, trouver l'origine des sociétés actuelles dans une civilisation disparue, autrefois peuplée de géants et d'insectes disproportionnés, expliquant alors la diversité des religions par une insectolâtrie primordiale et généralisée (Saurat 1955).

L'importance des analogies entomologiques dans le surréalisme doit également être soulignée, en raison des liens étroits qui ont parfois existé entre les expérimentations surréalistes et certains ethnologues africanistes. Georges Bataille développe ainsi sa théorie de l'informe en prenant des exemples entomologiques (Didi-Huberman 2003 : 369-383). Dès 1930, son article titré « L'esprit moderne et le jeu des transpositions », le dernier paru dans *Documents*, revue à laquelle collaborent notamment Michel Leiris et Marcel Griaule, est illustré par des photographies et micrographies d'insectes (Bataille 1930). Plus tard, en 1937, dans le cadre du Collège de sociologie, c'est Roger Caillois qui prononce une conférence consacrée aux sociétés animales, en s'appuyant sur le modèle des sociétés d'insectes (Hollier 1995 : 83-93). Son intérêt pour l'entomologie se traduit également par son étude de la mante religieuse, insecte qui a fasciné la plupart des surréalistes (Pressly 1973). Dans *Le Mythe et l'Homme*, on retrouve posées la question évolutionniste de la continuité entre l'insecte et l'homme, et celle, bergsonienne, des instincts. La « morsure d'amour » fonctionne comme liaison entre la mante religieuse et les femmes, en particulier « les filles idiotes ou les femmes sauvages » (Caillois 1996 [1938] : 59). À partir de l'exemple de la mante, il s'agit plus largement de trouver chez les insectes une « mythologie à l'état naissant » (*Ibid.* : 38). Caillois écrit ainsi que :

« [...] comparant les modèles les plus achevés des deux évolutions divergentes du règne animal, évolutions aboutissant respectivement à l'homme et aux insectes, il ne devra pas paraître périlleux de chercher des correspondances entre les uns et les autres et plus spécialement entre le comportement des uns et la mythologie des autres » (*Ibid.* : 24).

Nous sommes tout à fait proches ici du programme que Griaule développera plus tard pour les insectes.

Du point de vue épistémologique, la multiplication des comparaisons entre l'ethnologie et l'entomologie à la fin du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e s'inscrit dans le contexte plus général de l'influence des sciences naturelles sur la constitution des savoirs ethnologiques et sur l'ethnographie muséale. Ces comparaisons sont avant tout motivées par l'importance accordée à l'observation dans l'enquête ethnographique (Debaene 2006 : 25). Il s'agit plus précisément d'insister à la fois sur le souci du détail et sur la distance entre l'observateur et ce qu'il observe.

Les indices recherchés sur le terrain par Griaule sont ainsi rapprochés d'une mouche (« J'attends le miracle, l'indice, la mouche, le cri, le faux pas, l'éboulis fortuit, le renseignement sensationnel, ou certain silence d'informateur » [Griaule 1943 : 54]) ou décrits comme étant « de la taille d'un mille-pattes » (*Ibid.* : 72). Il écrit d'ailleurs, dans sa *Méthode de l'ethnographie* :

« Il ne viendrait à l'idée d'aucun biologiste ou zoologiste de négliger les plus humbles formes de la vie sous prétexte qu'elles sont qualifiées d'inférieures [...]. On doit mettre dans la recherche du fait social quel qu'il soit et dans la connaissance de toutes les sociétés humaines la même ardeur que font les naturalistes à établir une liste exhaustive des insectes et des plantes » (1957 : 4).

Les comparaisons entomologiques permettent, de la sorte, d'insister sur le « paradigme indiciaire » (Ginzburg 1980) et sur la priorité accordée aux faits et aux objets banals dans la démarche ethnologique, d'exprimer la rigueur et l'objectivité de l'ethnologue, et, donc, de légitimer l'enquête ethnographique, à la fois comme science et comme profession⁶.

Ces comparaisons fonctionnent en outre comme un jeu sur la distance entre observateur et observé. La différence d'échelle est évidemment un *topos* de la littérature entomologique (Drouin 2005 : 7). Elle peut s'exprimer en termes de différence culturelle. En 1926, Maurice Maeterlinck écrit, par exemple, que « la monographie d'un insecte [...] n'est en somme que l'histoire d'une peuplade inconnue » (1997 : 264). On comprend mieux pourquoi les relations entre l'ethnologue et les populations qu'il étudie sont parfois pensées dans les mêmes termes – mais inversés –, que celles qui existent entre l'entomologiste et les insectes qu'il observe (Marchal 2007 : 67-68) : la différence culturelle est susceptible d'être traduite par une différence d'échelle. L'utilisation de la photographie aérienne dans l'enquête ethnographique favorise évidemment un tel travail métaphorique⁷. Lorsque Griaule survole l'Afrique en avion, les voies de communication deviennent une « toile d'araignée », tel village est une « ruche » et les habitations apparaissent comme autant d'« œufs de fourmi » (Griaule 1943 : 115 et 131). Mais, les comparaisons entre populations locales et faune entomologique deviennent moins habituelles lorsque, dans un croquis de Bohumil Holas, une série de types ethniques est décrite comme un groupe d'insectes à classer⁸. Les carnets de terrain de

6. Ces analogies ne se limitent cependant ni à l'ethnologie africaniste (Métraux 1989 [1925] : 60) ni à l'anthropologie française (Lowie 1991 [1937] : 11).

7. Sur l'usage de la photographie aérienne par Griaule, cf., par exemple, Éric Jolly (2001 : 168, note 52).

8. Dessin publié in Bohumil Holas (1973 : 20), avec pour légende : « Ethnographie appliquée : holotypes à classer ».

cet ethnologue sont couverts de croquis dans lesquels les insectes, figurant souvent les colons, sont omniprésents. Holas propose même, en marge de ses notes, un autoportrait en insecte. Expérimentant l'archéologie avec Jean-Paul Lebeuf, Griaule regrette, pour sa part, de ne pas avoir « une sensibilité de termite » (*Ibid.* : 107). La distance entre observateur et observé est ainsi capable de transformer en insecte aussi bien l'un que l'autre, dans une réciproque étrangeté. Un jeune élève de Griaule rend bien compte d'un tel éloignement au sujet de la réalisation d'un film ethnographique consacré aux funérailles lobi :

« Devant [le cadavre], assises sur des poteries retournées, deux femmes agitent les chasse-mouches en gémissant. Par surcroît de précaution, un feu, allumé à ses pieds, diffuse une fumée épaisse qui chasse les essaims de mouches.

Le plus curieux, c'est qu'hommes et femmes, tous, semblent nous ignorer comme si nous étions des êtres d'un autre monde, d'un autre temps peut-être, qui circuleraient, invisibles, parmi eux. Pas un seul regard pour les appareils que nous tenons, pour la caméra, montée sur son grand trépied en dularium renvoyant les rayons de soleil. Il n'y a là, doivent-ils penser, qu'un gros insecte bourdonnant, perché sur trois longues pattes luisantes, indigne d'intérêt. Cette attitude facilite les prises de vue » (Walter 2003 : 202).

Les métaphores entomologiques contaminent le texte de l'ethnologue. La petite équipe de tournage, moins visible et moins dérangement que les mouches chassées par les deux femmes, leur paraît pourtant proche, circulant autour du cadavre, leur caméra pareille à un insecte tripode et bourdonnant. Le regard de l'ethnologue n'est plus ici celui de l'entomologiste, mais celui de l'insecte.

Quand les ethnologues chassaient les papillons

En mai 1931, sur le bateau qui les conduit au point de départ de la fameuse mission Dakar-Djibouti, Michel Leiris se moque de Marcel Griaule en le traitant d'« explorateur à filets à papillons ». En rapportant l'anecdote au directeur adjoint du Musée d'ethnographie du Trocadéro, Griaule explique aggraver lui-même son cas « en portant le casque »⁹. Voilà donc un portrait de l'ethnologue en chasseur de papillons, avec pour attributs la barbe et le casque colonial¹⁰. D'autres portraits, photographiques, témoignent des récoltes d'insectes qui rythment la mission. On y découvre Griaule et Leiris, filet à la main, « en train de capturer des papillons » sur la route de Yaoundé, au bac de la Sanga, où « insectes et

9. Lettre de Marcel Griaule à Georges Henri Rivière, 25 mai 1931 (Archives du musée du quai Branly).

10. Sur le casque colonial comme attribut de l'entomologiste, cf. Guy Colas (1948 : 20).

Capture de papillons – Griaule & Leiris

Fonds Marcel-Griaule, Bibliothèque Éric-de-Dampierre
MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense, France

papillons grouillent » (Leiris 2003 [1934] : 239). Sur un autre cliché, Griaule est photographié seul, occupé à attraper des papillons dans un petit ruisseau¹¹. En fait, dès le début de la mission Dakar-Djibouti, Griaule récolte des insectes. Par exemple, le 2 juillet 1931, Leiris est invité avec lui à manger chez l'administrateur de Kayes. Cette soirée est racontée dans *L'Afrique fantôme* :

« Presque tout le dîner se passe à capturer des insectes sur la nappe, pour enrichir nos collections. À cet effet, on retourne les verres et l'on renverse les couverts. Maître et maîtresse se prêtent avec une suffisante bonne grâce à cette manifestation » (*Ibid.* : 55).

Plus tard, en mars 1932, l'archiviste de la mission note que Griaule « continue sa chasse acharnée aux insectes » (*Ibid.* : 248). Collectes d'insectes et chasses aux papillons se poursuivent de cette façon jusqu'à la fin de la mission, et ce sont plus de 5000 insectes qui sont expédiés ou ramenés au Muséum national d'histoire naturelle (Griaule 1932b : 235).

À partir de la mission Dakar-Djibouti, les collectes entomologiques rythment chacune des missions dirigées par Marcel Griaule, même si cette tâche est souvent déléguée à un autre membre de l'équipe. Avant la Seconde Guerre mondiale, c'est essentiellement Solange de Ganay qui

11. Fonds Marcel-Griaule, Mission Dakar-Djibouti : Série L, pellicules 39 et 59 (Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense).

s'occupe de récolter les insectes, le plus souvent à la main, en utilisant un filet à papillons ou en les chassant de nuit, à la lampe. Mais tous les prétextes sont bons, pour la collaboratrice de Griaule, pour ramasser des spécimens, anticipant ainsi le conseil adressé aux collecteurs amateurs par les entomologistes de l'IFAN, selon lequel « chaque échantillon (même le Hanne-ton ou la Libellule qui tombent le soir dans la soupière), chaque renseignement, si petit soit-il, a de l'intérêt » (Dekeyser & Villiers 1948 : 6). En 1937, c'est une tornade qui permet à l'ethnologue de recueillir plusieurs insectes dans la cour du campement de Sangha. Elle les récolte encore sur le corps des autres membres de la mission (un scarabée dans le dos d'Éric Lutten en 1935, une tique sur le cou de Jean-Paul Lebeuf en 1939), ou sur celui des indigènes. La chasse aux papillons devient alors un prélèvement effectué à même le corps¹².

Les populations indigènes, en premier lieu les enfants, jouent également un rôle important dans les récoltes entomologiques, en devenant les auxiliaires de l'ethnologue. Nombreux sont les spécimens qui sont rapportés à Solange de Ganay par de jeunes Dogon. La même technique est d'ailleurs utilisée après la Seconde Guerre mondiale par Lebeuf, l'autre grand collecteur d'insectes des missions Griaule. Cette expérience de terrain donne dès lors à voir l'imbrication de la collecte et du jeu : les enfants deviennent des « chercheurs » et l'ethnologue se prend au « jeu » (Lebeuf 1950 : 37-38). Tout se passe comme si les collectes entomologiques étaient aux collectes ethnologiques ce que les jeux d'enfants sont aux activités des adultes. Une même imbrication entre jeux d'enfants et collectes d'insectes est observée par Griaule, quelques années plus tard, chez les Dogon (Griaule 1952a : 35). Les insectes que les enfants s'amuse à capturer deviennent alors prétextes non seulement à différents jeux imitant les « activités sérieuses », chasse, divination ou rites de pluie (Griaule 1938a), mais aussi à l'apprentissage de connaissances multiples, voire à une véritable initiation. Certaines des connaissances délivrées au sujet des insectes ne sont en effet révélées qu'après la circoncision (Griaule 1952a : 35). « La vie et l'instruction des gens commencent avec insectes et plantes », note d'ailleurs Griaule dans son carnet de terrain en 1952. Cette association étroite entre les connaissances entomologiques et le premier stade de la vie est d'autant plus intéressante que l'ethnologue collecteur d'insectes ou chasseur de papillons se retrouve dans la même

12. Parfois, c'est sur son propre corps que le collecteur prélève l'insecte. Théodore Monod retire ainsi de son oreille un coléoptère auquel il consacre une notice (1953). L'administrateur colonial et ethnographe Albert Leriche, à qui le même incident est arrivé, apporte alors son témoignage en indiquant les techniques utilisées par les indigènes pour extirper un insecte d'une oreille humaine (1953).

position que les enfants, passant ainsi des jeux aux mythes (Jolly 2009). L'intérêt particulier que Griaule porte à l'entomologie trouve sans doute ici, comme nous le préciserons plus loin, une explication.

Plus largement, les récoltes d'insectes correspondent à une duplication des pratiques indigènes observées par les ethnologues. Il s'agit de collecter ce que les populations observées elles-mêmes collectent, suivant en cela le principe maussien selon lequel « la collecte simple, ou cueillette (animale, végétale), s'étudiera en faisant collection de toutes les choses que recueillent les indigènes, en dressant l'inventaire complet de tout ce qu'on rassemble et de tout ce dont on se sert » (Mauss 2002 [1947] : 85-86). De sorte que, contrairement aux collectes ethnographiques, la « cueillette animale » constitue une pratique commune aux indigènes et aux ethnologues. Elle n'est pas seulement scientifique : elle peut aussi fournir aux ethnologues de quoi manger (Henri Lhote et Jean-Paul Lebeuf pratiquent ainsi, à l'occasion, l'entomophagie), tout en favorisant la compréhension de l'économie cynégétique des populations étudiées (Lhote 1951 : 172-174). Les objectifs scientifiques des collectes se conjuguent en outre avec des logiques politiques ou économiques. Le constat répété du retard français en matière de connaissances entomologiques se poursuivant après la Seconde Guerre mondiale (Risbec 1951 : 9), les collectes s'inscrivent alors dans un contexte de compétition entre nations et entre musées (Villiers 1957a : 6). Ce retard se justifie notamment par la priorité accordée à l'entomologie appliquée (dite « entomologie coloniale »), qui se traduit par deux biais, l'un médical, en relation avec le pastorisme¹³, l'autre agricole, lié à l'étude des parasites des plantes productives (Risbec 1951 : 10). En décembre 1930, c'est d'ailleurs en faisant la « guerre aux sauterelles » et porté par sa « curiosité de naturaliste » que Lhote, chargé de mission par le gouvernement de l'AOF, fait une petite « enquête ethnographique » chez les Dogon (1936 : 107-108 et 120). L'inverse, rassembler des collections entomologiques tout en pratiquant l'ethnologie, est cependant plus fréquent. Comme le note le géographe Jean Dresch en 1951, « nos connaissances sont trop incomplètes pour que les efforts ne soient pas rassemblés, et qu'[...] un ethnologue ne renonce pas à ramasser plantes, insectes ou cailloux » (1951 : 225). Cela explique qu'après la guerre plusieurs ethnologues, parmi lesquels Griaule, Lebeuf et Holas, déposent de nombreux spécimens entomologiques à l'IFAN. Avec cette multiplication des collectes, ils passent de l'amateurisme des chasses

13. Sur l'entomologie médicale et le pastorisme, cf. Jean-Pierre Dozon (1985). Les ethnologues se protègent beaucoup contre les moustiques et les mouches tsé-tsé, mais ne s'intéressent finalement que rarement aux moyens indigènes de lutte ou de protection contre les insectes (pour une exception, cf. Chaillay 1950).

aux papillons et de récoltes contraintes par la demande institutionnelle, à un véritable goût pour les récoltes et les savoirs entomologiques. Les insectes cessent d'être perçus comme des bestioles et accèdent au statut de document.

De la bestiole au document

Cette transformation d'une petite bête en document scientifique, c'est-à-dire d'un « être de nature » en un « objet de culture » (Delaporte 1994), résulte d'un long processus de requalification. La chasse aux papillons ou la récolte des insectes n'est qu'une étape de leur biographie sociale. Toute une série de procédures techniques doit être respectée, les ethnologues utilisant alors les guides de préparation et de conservation des insectes rédigés par les entomologistes. En 1937, Solange de Ganay demande ainsi au Laboratoire d'entomologie du Muséum national d'histoire naturelle des « Instructions pour les collecteurs ». Après la Seconde Guerre mondiale, André Villiers, l'entomologiste de l'IFAN, rédige des « Instructions pour la récolte des insectes » (Villiers 1946 et 1957a ; Dekeyser & Villiers 1948). Les gestes de la collecte sont donc strictement codifiés. Une fois capturés, les insectes sont d'abord placés dans des flacons de chasse, le plus souvent remplis de cyanure, où ils meurent sans risquer d'être abîmés. Ils sont ensuite stockés dans des tubes, en plusieurs couches chaque fois numérotées. En l'absence de ces tubes standards, d'autres contenants, plus hétéroclites, sont utilisés : des bouteilles, bien sûr, mais aussi des boîtes de cigares ou, comme on l'a vu, de Nescafé. Il faut alors décrire les insectes, noter les renseignements concernant le lieu, la date et l'heure de leur capture, et attribuer un premier numéro d'inventaire à chacun des spécimens, qui pourra dès lors servir à les désigner. Solange de Ganay indique, par exemple, dans son carnet de collecte de 1937 : « pris dans le sable le jour, 5 avril, Sanga », « 8 avril, nuit à la lampe, coin du campement », « mangeait le n° 74 [un papillon] dans un champ »... Ce travail d'inscription des spécimens collectés est parfois complété par des photographies : papillons mangés par des fourmis et insectes aquatiques ou coléoptères posés sur une feuille lors de la mission Dakar-Djibouti, « galerie de fourmis dans Poto-Poto » pendant la mission Lebaudy-Griaule¹⁴. Une première documentation est ainsi produite au moment de la collecte.

14. Fonds Marcel-Griaule, Mission Dakar-Djibouti : Série L, pellicules 39, 59, 60 et 62 ; Mission Lebaudy-Griaule : série L, pellicule 44 (Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense).

De retour au campement, les ethnologues stockent ensuite les insectes à sec, sur des feuilles de ouate (c'est la « mise sur couche »). Certains d'entre eux (de Ganay, Lebeuf et Griaule, notamment) profitent de cette étape pour montrer les spécimens récoltés à leurs informateurs afin d'obtenir leur nom vernaculaire, mais aussi toute une série de renseignements ethnographiques : usages alimentaires, médicaux ou magico-rituels, mythes, littérature orale... Ayant d'abord pour objectif de fournir des spécimens aux entomologistes du Muséum national d'histoire naturelle, puis de l'IFAN, les collectes entomologiques sont petit à petit envisagées par les ethnologues comme un moyen de produire des données ethnozoologiques. Dans la chaîne des opérations de transformation de l'insecte en document, les savoirs ethnologiques complètent les informations entomologiques, voire les remplacent. De très nombreux spécimens collectés par les ethnologues sont dotés de leur seule appellation vernaculaire, sans que leur nom scientifique, ni même celui du français courant ne soient mentionnés. Les spécimens collectés sont donc d'abord perçus comme des artefacts culturels, avant de devenir des objets naturels (Raffles 2001 : 532-533). On saisit ainsi mieux pourquoi la constitution d'une collection entomologique est présentée, lors de la mission Sahara-Cameroun, comme relevant d'une « méthode ethnographique » (Lebeuf 1937 : 217), ou pourquoi elle permet la compréhension d'un « aspect de la culture dogon » (Griaule 1961 : 7). L'idée que les insectes puissent constituer des « objets ethnographiques » est d'ailleurs déjà présente dans les *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, publiées à l'occasion de la mission Dakar-Djibouti (Griaule & Leiris 1931 : 15).

Après leur capture et leur stockage à sec, les insectes sont placés dans des boîtes de rangement et expédiés au Muséum national d'histoire naturelle, puis, après la Seconde Guerre mondiale, à l'IFAN. Le travail de détermination scientifique des spécimens peut commencer. C'est seulement après cette étape que les insectes pourront être préparés, puis étalés et épinglés dans une boîte de collection (un « carton »), affublés d'étiquettes mentionnant le lieu et la date de récolte, éventuellement le nom du ou des collecteurs et, surtout, le nom scientifique, le sexe, la date de détermination et le nom du déterminateur. Déterminer les insectes collectés par les ethnologues apparaît cependant comme un véritable chantier. Un vaste réseau de circulation des insectes s'organise : les entomologistes des deux institutions ne pouvant déterminer tous les insectes, ils en expédient un certain nombre à des collègues d'autres institutions (universités, musées étrangers), en fonction de leurs spécialités. Les envois postaux sont donc particulièrement nombreux, et les déterminateurs ont

le droit de conserver certains doubles, étant entendu qu'en cas de découverte d'une nouvelle forme, le type (le spécimen qui a servi à la description de cette nouvelle forme) reste au Muséum, tandis que les paratypes demeurent à l'IFAN. En même temps que les spécimens circulent, des relations se tissent entre collecteurs et détermineurs. Par exemple, en 1954, pour que Griaule puisse continuer son travail sur le terrain, les soixante-trois insectes qu'il a envoyés à Villiers pour détermination lui sont réexpédiés à Sanga avec la liste des noms scientifiques, tandis que huit sont conservés à l'IFAN¹⁵. En 1955, c'est à Paris que les spécimens collectés par Griaule lui sont retournés. L'ethnologue écrit alors à Villiers : « Une sympathique odeur qui me rappelle celle de votre laboratoire s'est déjà répandue dans mon bureau »¹⁶. À partir de 1950, Griaule expédie également des spécimens pour détermination à Jacques Daget, directeur du Laboratoire d'hydrobiologie de l'IFAN à Diafarabé (Soudan français), ou au centre IFAN de Bamako, qui servent de relais avec la base dakaroise. Cette circulation des insectes révèle ainsi les enchâssements institutionnels de la recherche scientifique à la fin de la période coloniale, et l'imbrication de la fabrique des savoirs ethnographiques et entomologiques. C'est l'ethnozoologie en train de se faire qui est ici donnée à voir¹⁷. Qui plus est, lorsque, en 1952, Marcel Griaule invite à Paris l'un de ses informateurs privilégiés, Koguem, et que, les 26 et 27 juillet, ils visitent ensemble le Muséum national d'histoire naturelle, l'ethnologue demande à son informateur d'identifier certains des insectes exposés. Le 11 septembre, de retour au Soudan français, à Bamako, c'est la collection de Mme Chatbeuf qui est présentée à Koguem, pour un petit travail de détermination dogon. Le travail de détermination des entomologistes coloniaux ou français est ainsi complété par l'exercice d'identification des collections entomologiques d'un musée français, puis d'une femme de colon, par un informateur dogon.

La circulation des insectes révèle cependant certains malentendus entre ethnologues et entomologistes. Par exemple, en 1948, Germaine Dieterlen expédie à l'IFAN, pour détermination, soixante-deux insectes accompagnés de fiches contenant des informations ethnographiques. Dans sa réponse, Villiers lui fait part de sa surprise :

15. Lettre d'André Villiers à Marcel Griaule, 25 novembre 1954 (Archives de l'Institut fondamental d'Afrique noire – Cheikh Anta Diop).

16. Lettre de Marcel Griaule à André Villiers, 14 mai 1955 (Archives de l'Institut fondamental d'Afrique noire – Cheikh Anta Diop).

17. Le terme « ethnozoologie » est celui employé par Griaule (1932a : 117), puis par Solange de Ganay. Celui d'« ethnoentomologie » ne sera employé qu'à partir des années 1960.

« Je suis très étonné de voir des Africains donner tant de désignations particulières à des insectes. Exemple le n° 10 (*Macrosiagon*) appartient à un groupe très rare et je me demande si le nom donné ne s'applique pas à d'autres formes plus communes. Vous êtes meilleur juge que moi en la matière. J'insiste un peu là-dessus car, autre exemple, les n° 9 et 9 bis portant le même nom et employés au même usage sont des Coléoptères appartenant à des familles très différentes bien que présentant vaguement le même aspect »¹⁸.

L'entomologiste s'étonne de ce que des « Africains » distinguent certaines espèces presque identiques en leur attribuant des noms différents, alors que d'autres, vaguement ressemblantes, sont amalgamées sous un nom générique. La nomenclature linnéenne et la nomenclature indigène (dogon en l'occurrence) semblent ici être en conflit, à moins que la méthode de travail de l'ethnologue ne soit elle-même prise en défaut. Les enjeux scientifiques de la détermination des spécimens collectés poussent par ailleurs certains ethnologues à imiter l'exercice. Bohumil Holas détermine (avec l'aide de Villiers) les coléoptères, orthoptères et arachnides représentés dans les poids à peser l'or ashanti et baoulé, en particulier les « insectes moulés de la collection du Musée de l'Homme » (Holas 1959). À l'inverse des insectes devenus des documents ethnographiques, les poids à peser l'or apparaissent donc comme des objets ethnographiques ou des œuvres d'art transformés en spécimens entomologiques.

Enfin, à l'occasion du travail de détermination mené par les entomologistes, certains ethnologues se trouvent liés de manière privilégiée à des insectes. Parmi ceux qu'ils expédient au Muséum ou à l'IFAN, de nouvelles espèces sont en effet découvertes et décrites, éventuellement après le décès de leur collecteur, et peuvent alors être dédiées aux ethnologues qui les ont récoltées. C'est avant tout le cas de Griaule, à qui un grillon et deux punaises ont été dédiés : *Teleogryllus grialei* (Chopard 1961), *Thodelmus grialei* (Villiers 1944) et *Pygolampis grialei* (Villiers 1957b)¹⁹. Ces nominations inscrivent ainsi dans la nomenclature les interférences entre ethnologie africaniste et collectes entomologiques, sur un mode analogique. L'attribution de noms dédicatoires constitue, par ailleurs, une prestation sociale et relève de stratégies multiples, qu'il est quelquefois difficile de saisir après coup (Delaporte 1987). Dès lors, comment interpréter que le *Pygolampis grialei* rejoigne dans la nomenclature le *Pygolampis gordonii* (Villiers 1944), dédié à Hélène Gordon, membre de la troisième mission Griaule et journaliste, plus tard fondatrice du magazine *Elle* ?

18. Lettre d'André Villiers à Germaine Dieterlen, 30 septembre 1948 (Archives de l'Institut fondamental d'Afrique noire – Cheikh Anta Diop).

19. Une variante de *Purpuricenus decorus*, collectée par Henri Lhote au Cameroun lors de la mission Lebaudy, en 1933, lui a été dédiée : *Purpuricenus lhotei* (Lepesme 1947).

“Une fourmilière est son sexe, une termitière son clitoris”

136

Plus que chez n'importe quel autre ethnologue, les insectes prennent une grande place dans les recherches menées par Griaule. Un tournant entomologique marque son œuvre. Certes, il est bien, comme on l'a vu, un chasseur parfois acharné de papillons et d'autres insectes dès la mission Dakar-Djibouti. Et sans doute a-t-il depuis longtemps un goût pour les tableaux entomologiques, comme en témoigne l'éloge qu'il fait de la collection de papillons de Georges Rousseau-Decelle à Georges Henri Rivière, quelques mois avant son départ pour l'expédition transcontinentale²⁰. Mais, avant la Seconde Guerre mondiale, le regard que Griaule porte sur les insectes est rarement celui de l'ethnologue. Lors de la mission Dakar-Djibouti, c'est surtout Leiris qui rédige quelques fiches, classées dans la catégorie « Ethnozoologie » et consacrées notamment aux fourmis, aux termites, aux abeilles ou à la mante religieuse, ainsi qu'aux présages que ces insectes constituent pour les indigènes. En 1935, la plupart des fiches des spécimens entomologiques, ainsi que les données linguistiques et ethnographiques qui les concernent sont collectées par Solange de Ganay (même si Griaule, Lutten et Gordon rédigent quelques fiches). Celle-ci note des contradictions linguistiques avec les données collectées lors de la mission Dakar-Djibouti, qu'elle interprète comme des « erreurs d'identification », et relativise certaines généralités, concernant par exemple l'abandon des masques sur les termitières. Les données et le vocabulaire se complexifient. En 1936-1937, lors d'une mission avec Germaine Dieterlen, elle complète son travail en pays dogon et le nombre d'insectes qu'elle collecte augmente sensiblement (deux cent trente contre quatre-vingt-quatre, deux ans auparavant). Au même moment, dans le cadre de la quatrième mission Griaule, du Sahara au Cameroun, c'est essentiellement Jean-Paul Lebeuf qui s'occupe de récolter cent cinquante insectes (Lebeuf 1937 : 217). Au retour de sa mission, Solange de Ganay synthétise et organise l'ensemble des données entomologiques recueillies depuis 1935 dans le cadre de la nomenclature linnéenne (suivant la version du dictionnaire Larousse), en notant les noms latins, les noms français et quelques noms dogon. Lors de la mission Niger-Lac Iro (1938-1939), elle se charge de nouveau de l'essentiel des collectes entomologiques : trois cent soixante spécimens sont alors récoltés (Lebeuf 1939). Cet intérêt continu accordé aux insectes par la collaboratrice de Griaule

20. « Griaule m'a vanté votre admirable collection de papillons, et je serais très heureux de la voir, le jour où il se rendra de nouveau chez vous » (Lettre de Georges Henri Rivière à Georges Rousseau-Decelle, 27 février 1931 [Archives du musée du quai Branly]).

s'explique en partie par son goût plus général pour la chasse. Il s'inscrit cependant dans un projet plus vaste, dans lequel l'ethnobotanique complète l'ethnozoologie, puisqu'elle ambitionne de publier un ouvrage intitulé « Bêtes et plantes des Dogon ». Or, après la guerre, ses recherches sont reprises et poursuivies, par Germaine Dieterlen pour ce qui concerne l'ethnobotanique (1952), et par Griaule pour ce qui concerne l'ethnozoologie (ou du moins les insectes)²¹. L'ouvrage programmé par Solange de Ganay ne paraîtra jamais.

Que s'est-il donc passé pour que Griaule se saisisse ainsi du travail sur les insectes effectué par de Ganay et ne cesse de le développer jusqu'à sa mort ? Sans doute est-ce lié à la fameuse rencontre, à la fin de l'année 1946, entre l'ethnologue et Ogotemméli, lors de laquelle le vieillard dogon accorde une petite place aux insectes, notamment à la fourmi et au termite, dans le mythe de création dogon, tout en développant leur symbolisme sexuel (Griaule 1975 [1948] : 16)²². La fourmilière et la termitière sont, respectivement, les attributs féminins (le sexe) et masculins (le clitoris) de la terre, avec laquelle Amma veut s'accoupler ; mais, la termitière (le clitoris) fait obstacle et doit être coupée : la terre est excisée. Surtout, Ogotemméli détaille le contenu de l'arche du monde et place, sur l'escalier occidental, plusieurs insectes (ou vers), de la sixième à la dixième marche²³. Cette entrée des insectes dans le « système du monde » dogon coïncide avec leur inscription dans le programme de recherche de Griaule. L'intégration, dans les collections ethnographiques, des objets les plus banals, prend alors sens dans celle que raconte le mythe de création, comme si l'arche du monde jouait les chargements d'objets, de plantes, d'animaux et même d'insectes, expédiés, mission après mission, dans les musées et instituts français. Une même mise en ordre du monde anime le récit mythique d'Ogotemméli et le projet scientifique de Griaule. C'est sans doute dans cette perspective qu'il faut situer le vaste chantier de synthèse de la documentation entomologique lancé par Solange de Ganay, en 1947, après le retour de la mission en France. Un véritable savoir palimpsestique est donné à lire dans ces fiches une nouvelle fois reprises, recopiées, raturées, surchargées, parfois annotées par Griaule lui-même.

21. Il est à ce sujet curieux que la date de 1950 soit avancée pour la constitution des premiers herbiers dogon (Dieterlen 1952 : 115) et pour les premières collectes entomologiques de Griaule (Griaule 1961 : 7).

22. Voir Fonds Marcel-Griaule, Bibliothèque Éric-de-Dampierre, fiche « Création », n° 249 ; et, pour de premiers éléments sur le rôle mythique des fourmis, cf. Griaule (1938b).

23. La version publiée dans *Dieu d'eau* est moins détaillée (cf. Griaule 1975 [1948] : 32).

Pour autant, ce n'est qu'au milieu de l'été 1952 que les insectes prennent toute leur place dans les recherches de Griaule, les collectes entomologiques jouant alors, comme Michel Cartry en a eu l'intuition, « un rôle non négligeable dans la genèse de ses découvertes sur les systèmes de classification des Dogon » (1989 : 279)²⁴. Cela correspond au moment où l'un de ses principaux informateurs, Koguem, invité en France, dresse la liste des différentes familles d'insectes, chacune représentée par l'un des insectes ou des vers présents sur les marches de l'arche, et nommés « têtes de liste » (ou « chefs de file »). Koguem définit vingt-deux familles, jumelées deux à deux, d'insectes, de plantes et de parties du corps, entre lesquelles il définit des correspondances. Cette mise en relation catégorielle s'inscrit dans le contexte d'un autre (double) travail comparatif concernant les insectes : celui des déterminations scientifiques que nous avons déjà évoqué, qui permet de comparer la nomenclature dogon et la nomenclature linnéenne ; et celui des classifications en usage chez les populations voisines des Dogon, en particulier les Bambara (Griaule est assisté de Dieterlen et de Zahan pour ce travail). Koguem, lui-même bambaraphone, fournit d'ailleurs de nombreuses correspondances linguistiques. Cependant, dans la définition des vingt-deux catégories par l'informateur dogon surgit une difficulté, soulignée depuis par certains auteurs (Van Beek *et al.* 1991 : 154 ; Van Beek 2004 : 55-56 ; Jolly 2001-2002 : 99) : à partir de l'été 1952, la liste des catégories établie par Koguem fonctionne comme un cadre dans lequel les données fournies par d'autres informateurs doivent s'inscrire, les écarts ou les contradictions apparaissant à Griaule comme autant d'erreurs. En février 1953, il constate, par exemple, qu'Ambara et Akundyo « donnent souvent des noms différents de ceux donnés par Koguem »²⁵. Le 21 juillet de la même année, il note : « Ougnoulou sait qu'il y a 22 familles, mais il ne se rappelle pas l'ensemble. Il met le papillon 1062 dans *ōukere togu* »²⁶. Le lendemain, il interroge Akundyo : « Tout a été classé en 24 familles. Il connaît surtout ceux de jour. D'une manière générale on connaît moins les insectes que les plantes, car [les premiers sont] très nombreux ». Manda parle lui aussi de vingt-quatre familles, et propose de nouveaux noms d'insectes. Comme le note Éric Jolly, « les listes ayant horreur des doublets et des "cases vides", les informateurs tendent bien sûr à assigner un nom dogon et bambara, ainsi qu'une "classe", à chaque spécimen qui leur est présenté »

24. Cf. aussi Jolly (2000-2001 : 99).

25. Fonds Marcel-Griaule, Registre de 1953 (Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense).

26. *Ibid.*

(2001-2002 : 99, note 62). La demande faite par Griaule à plusieurs de ses informateurs de situer les insectes dans les différentes catégories définies par Koguem produit des contradictions concernant les noms des insectes, leur place et le nombre de catégories : un même insecte peut recevoir plusieurs noms, la classification entomologique dogon inclut des familles d'animaux qui ne sont pas des insectes (des batraciens, des serpents, des lézards ou des tortues), et les catégories ne cessent donc d'être redéfinies. Leur nombre, entre vingt-deux et vingt-quatre, varie également dans les travaux de l'ethnologue (Griaule 1952a : 37-38, 1961 : 9-10). L'ensemble de ces défauts est d'ailleurs résumé par Geneviève Calame-Griaule en introduction au texte de Griaule sur la « Classification des insectes chez les Dogon », publié de manière posthume en 1961 (Griaule 1961 : 7). La nomenclature linnéenne est clairement pensée comme un modèle pour la classification dogon et les écarts sont définis comme des « erreurs ».

En même temps qu'une cohérence est recherchée dans le travail de catégorisation des insectes, Griaule et Dieterlen multiplient les correspondances entre les différents systèmes taxonomiques. Ils développent peu à peu l'idée que les « classifications constituent un système dans lequel, pour prendre des exemples, les plantes, les insectes, les tissus, les jeux, les rites, sont répartis en catégories décomposables, numériquement exprimées et en rapport les unes avec les autres » (Dieterlen 1957 : 139), et poursuivent leurs enquêtes en ce sens. En interrogeant Koguem, puis d'autres informateurs, il s'agit d'établir des correspondances entre familles d'insectes, classes zoologiques, parties du corps humain, institutions dogon et êtres mythiques. Les catégories d'insectes sont envisagées en relation avec les différents systèmes de classification et sur un mode hiérarchique. Nous touchons là un point essentiel du « savoir dogon » : Griaule découvre que l'ordre hiérarchique décrit par ses informateurs ne correspond pas à l'« ordre d'apprentissage » dans lequel les parents transmettent leurs connaissances entomologiques aux enfants, et qu'il n'est révélé qu'après la circoncision (Griaule 1952a). « L'ordre est différent car on ne veut pas raconter de suite au gosse l'ordre réel qui est dévoilé après la circoncision », explique Koguem. Il existe ainsi un savoir entomologique ésotérique : l'ordre des familles d'insectes correspond à un ordre rituel, en lieu avec l'ordre des familles de signes. Il s'agit alors pour Griaule de dévoiler cet ordre caché, c'est-à-dire de révéler les relations entre insectes et signes graphiques.

L'idée selon laquelle de telles équivalences structurent la société dogon se manifeste d'abord dans l'étude de la culture matérielle. Griaule comprend, en effet, que certains objets sont étroitement liés à des insectes

et à des signes particuliers : en 1951, il propose une nouvelle interprétation du masque kanaga, qui « figure l'insecte d'eau qui s'est le premier accroché à l'arche pour la conduire lors de son arrivée sur le sol humide » (Griaule 1951a : 16)²⁷. Un tel tournant entomologique est encore plus frappant dans son analyse de la harpe-luth dogon. À la suite de son enquête de 1952, un premier article consacré à l'instrument (Griaule & Dieterlen 1950) est complété par un second texte justement titré « Nouvelles remarques sur la harpe-luth des Dogon » (Griaule 1954). Aucune mention entomologique ne figure dans l'article de 1950, ni d'ailleurs dans celui que Zahan a consacré, la même année, au même instrument (Zahan 1950). Mais, dans le texte de 1954, un insecte aquatique, le *gemmu* (coléoptère du genre *Cybister*) occupe une place importante. Non seulement Griaule rapporte que cet insecte est enfermé dans le « corps » de la harpe-luth lors de sa fabrication, mais l'instrument lui-même est entièrement conçu à son image (Griaule 1954 : 121-122). Un réseau d'équivalences est donc établi entre un instrument de musique, un signe polysémique et un spécimen entomologique.

Les recherches sur les signes sont centrales dans les dernières années de la vie de Griaule (Jolly 2011), et les insectes y trouvent une place non négligeable. Dans un premier temps, à partir des entretiens réalisés avec Ogotemmêli, Griaule met en évidence des liaisons symboliques : la fourmi est reliée au monde de l'eau, le termite à celui de la terre, le taupin à la divination, l'araignée au tissage, etc. Au fur et à mesure des enquêtes, les insectes s'inscrivent dans une longue série d'analogies (Griaule 1949 : 87). Ils ont en commun avec les signes d'être à l'extrémité de la série : on passe du macrocosme (le monde) au microcosme (la fourmilière, la termitière), de l'infiniment loin (Sirius) à l'infiniment petit (la fourmi, le termite, le taupin, l'araignée...). Ainsi, là où les tableaux de correspondance produisaient une équivalence taxonomique entre des catégories d'objets, les séries de correspondances introduisent une continuité métonymique entre des éléments distincts du monde. La proximité entre les insectes et les signes s'explique en fait à la fois techniquement et esthétiquement : les premiers se prêtent en effet très bien aux visions de haut et aux coupes horizontales, et les dessins qui en sont faits par Griaule ou par ses informateurs forment des tableaux qui procurent une émotion semblable à celle produite par la vue des tableaux de signes. De sorte que la collecte de spécimens entomologiques est complétée par celle de dessins d'insectes, susceptible de s'inscrire dans le cadre plus général et premier de la collecte

27. Cf. aussi : Griaule (1951b : 16-19, 1952b : 16-18) ; et Griaule & Dieterlen (1965 : 444, fig. p. 445).

de dessins dogon. Comme ces derniers, les dessins d'insectes passent alors « du statut d'objets de démonstration ou d'illustration à celui d'écriture symbolique ou mythique obéissant aux mêmes règles de classement et de paliers successifs que le savoir oral » (Jolly 2011 : 72).

La question des liens entre insectes et signes pose en réalité autant de problèmes que le travail de classification demandé aux informateurs. Ainsi, en août 1953, Griaule pense avoir trouvé l'ensemble du système de relations entre insectes et signes, lorsque Manda lui explique que chaque « tête de liste » a un signe et que « l'ordre des familles est l'ordre chronologique des sacrifices » : l'ordre hiérarchique des familles d'insectes et des signes qui leur sont associés constituerait en fait un programme rituel²⁸. L'informateur dessine la liste des signes correspondant à chaque famille d'insectes, mais, quelques jours plus tard, Griaule note avec dépit : « Tout ceci est faux. Les familles sont brouillées. Ce sont des dessins particuliers. Car d'autres familles apparaissent en cours d'enquête »²⁹. Faux signes et erreurs de classification vont de pair. En fait, dans la production des signes correspondant aux insectes, il y a des interférences entre deux méthodes de travail. Les croquis d'insectes et les relevés de signes établis par l'ethnologue tendent parfois à se ressembler, de même que les signes dessinés par les informateurs peuvent être vus comme les croquis des insectes qu'ils ont sous les yeux. Le 22 juillet 1953, par exemple, Griaule attrape une libellule dont il demande le nom dogon à Akundyo, puis l'informateur dessine la libellule et décrit son croquis : les ailes « représentent les dessins du sanctuaire », elle imite « le prêtre qui étend ses bras », elle est représentée par le fer *sába*, etc. Par le biais d'une injonction à produire un dessin et du sens, le croquis de l'insecte, dont l'informateur a le spécimen sous les yeux, se change en signe. Les relations entre insectes et signes se développent également sur un autre mode. La forme de l'insecte, ses couleurs et, surtout, les dessins qu'il porte sur ses ailes en font le support de signes susceptibles d'être interprétés par les informateurs de Griaule. Ce dernier leur montre donc des spécimens entomologiques de la même manière qu'il leur présente des séries de signes. Les insectes fonctionnent ainsi comme autant de planches du test de Rorschach, comme autant d'« images-papillons » (Didi-Huberman 2009) : une image du monde dogon se retrouve projetée dans leur morphologie et dans les motifs de leurs ailes. Telle sauterelle porte, par exemple, les dessins du culte du Binou sur ses ailes. Telle autre est la « marque du monde non ouvert » (« son œil

28. Fonds Marcel-Griaule, Registre de 1953, p. 609 (Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense).

29. *Ibid.* (p. 682).

ne remue pas et est en ovale fermé»). Mais, en raison de leurs ailes segmentées, colorées et ornées de taches nombreuses, ce sont surtout les papillons qui favorisent les projections les plus riches, et qui retiennent principalement l'attention de Griaule, notamment en 1953.

Cette recherche de liens entre insectes et signes donne un sens au fait que plusieurs insectes trouvent place dans le *Renard pâle*, ouvrage posthume de Griaule, cosigné par Geneviève Dieterlen (Griaule & Dieterlen 1965), où les résultats les plus foisonnants sont présentés. C'est le cas dans le récit du sacrifice d'Ogo, dont le prépuce atterrit sur le soleil et se transforme en un lézard qui excise l'astre féminin. Le clitoris du soleil devient alors la cigale, *nay na* (« mère du soleil »). Griaule et Dieterlen expliquent que, en souvenir de cet épisode mythique, l'insecte est désormais dessiné sur le four des forges (*Ibid.* : 250-251). En devenant signe, l'insecte se change ainsi à la fois en symbole mythique et en image rituelle, dans le cadre plus général de la production d'une véritable « utopie graphique » (Jolly 2011 : 78).

En définitive, les insectes jouent trois rôles pour Griaule. Ce sont d'abord des spécimens entomologiques : ils sont numérotés et des informations sont fournies sur leur biologie. Ce sont ensuite des documents ethnographiques : leur nom vernaculaire est noté et les usages qui en sont faits sont indiqués. Enfin, ils constituent des signes parfaits, des images du monde, la synthèse d'un récit de création. Les deux premiers rôles joués par les insectes sont classiques : ils définissent les multiples rencontres entre entomologie et ethnologie dans les pratiques de terrain, et construisent une ethnozoologie des petites bêtes. Le troisième est propre à l'ethnographie de Griaule, les insectes lui permettant d'articuler détermination scientifique et interprétation ésotérique, taxons et signes.

La boîte de Nescafé du musée du quai Branly, les filets à papillon et les flacons de chasse des ethnologues, l'arche du mythe de création dogon révélé à Griaule témoignent non seulement des interférences entre entomologie et anthropologie, mais aussi de techniques variées (muséale, scientifique et mythique) de mise en ordre du monde. À travers cette « histoire rapprochée »³⁰ de l'ethnographie africaniste française à la fin de la période coloniale, nous avons vu comment les insectes se sont peu à peu imposés à certains ethnologues. À chaque étape de cette histoire, ils ont généré de multiples analogies, au point d'ailleurs de produire

30. Pour reprendre l'expression employée par Daniel Arasse (1996) à propos de son étude du détail en peinture, pour partie consacrée aux mouches dans les tableaux religieux.

des malentendus. La comparaison entre sociétés primitives et sociétés d'insectes héritée des théories de l'évolutionnisme peut faire paraître maladroite celle qui se construit en anthropologie, à partir des années 1930, entre le travail de l'ethnologue et celui de l'entomologiste, et ce d'autant plus qu'elle s'actualise alors dans les pratiques de terrain des ethnologues français africanistes. On comprend ainsi mieux pourquoi, après la Seconde Guerre mondiale, et plus encore après les décolonisations, les critiques adressées à ces derniers dénoncent une telle comparaison. C'est d'ailleurs Leiris (concerné, comme on l'a vu, par cette histoire) qui, en 1950, prend le premier ses distances avec l'analogie entre ethnologie et entomologie, en écrivant :

« En dépit des différences de couleur et de culture, quand nous faisons une enquête ethnographique ce sont toujours nos semblables que nous observons et nous ne pouvons adopter à leur égard l'indifférence, par exemple, de l'entomologiste qui regarde d'un œil curieux des insectes en train de se battre ou de s'entre-dévorer » (1994 [1950] : 85).

C'est ensuite le réalisateur Ousmane Sembène qui reproche aux africanistes et aux films de Jean Rouch de regarder les Africains comme des insectes (Cervoni 1982 : 78). Une telle critique, qui reprend à son propre compte la métaphore entomologique, s'inverse parfois³¹. En 1956, dans son compte rendu du livre de Georges Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Claude Lévi-Strauss constate que l'ethnologue « voit sa propre espèce menacée d'extinction en même temps que celle des "vrais primitifs" dont il était – au moins spirituellement – le parasite » (1956 : 178-179). Indigènes regardés comme des insectes et ethnologues se comportant comme des parasites forment les deux faces d'une même critique. Les analogies entre sociétés d'insectes et sociétés humaines continuent cependant de poser problème, ainsi que le montrent les controverses autour de la sociobiologie d'Edward O. Wilson, spécialiste des fourmis (1975), ou certaines réflexions concernant le comportement social des abeilles, critiquées par Gilles Tétart (2006). Les ethnologues africanistes ne cessent également de prendre leurs distances avec l'« entomologie sociale » (Olivier de Sardan 2000 : 424).

L'histoire des interférences entre entomologie et ethnologie est aussi celle de l'intégration de petites bêtes dans les sciences sociales, de non-humains dans des collectifs humains (Houdart & Thiery 2011). Leur petite taille, une demande institutionnelle répétée et l'importance accordée

31. Le recours à la métaphore entomologique pour critiquer les méthodes des ethnologues n'est pas seulement français, comme en témoignent les fameux « collectionneurs de papillons anthropologiques » dénoncés par Edmund Leach (1968 : 14).

aux détails et aux choses banales dans la constitution des collections ethnographiques ont d'abord permis aux insectes de prendre place parmi les objets récoltés sur le terrain. Leur capture a pu fonctionner comme un jeu d'imitation, comme une activité intermédiaire, à mi-chemin entre chasse sportive et collecte scientifique. Leur transformation en spécimens entomologiques a parallèlement favorisé leur requalification en documents ethnographiques, et parfois en œuvres d'art. Avec Griaule, les insectes ont intégré la cosmogonie dogon (voire, plus largement, celles des populations d'Afrique de l'Ouest), en s'insérant au sein de tableaux de correspondances ou de systèmes de signes. Un tel succès s'explique sans doute par leur saillance visuelle spécifique : leur perception est difficile, mais le travail de projection est quasiment infini, leur diversité et la complexité de leurs formes invitant l'observateur à une polysémie des interprétations. Ils sont omniprésents, mais presque invisibles, ce qui « autorise à la fois la plasticité des représentations [...] et la multiplicité des prises esthétiques auxquelles [leurs] figurations peuvent donner lieu » (Fabiani & Pourcel 2004 : 35). Les requalifications que leur entrée dans l'histoire des collectes ethnographiques leur fait subir sont donc aussi des qualifications esthétiques. Les insectes peuvent en ce sens nous permettre de mieux comprendre comment des objets ethnographiques sont capables de fonctionner en même temps comme des œuvres d'art. C'est peut-être cela que raconte la boîte de Nescafé contenant des fourmis sèches, dans les réserves du musée du quai Branly. C'est à coup sûr cette histoire dont témoigne, fixée sur l'un des piliers du salon de lecture du même musée, la photographie d'une planche de papillons de la collection de Jacques Kerchache, entre primitivisme entomologique et mise en ordre esthétique du monde.

*Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris
École normale supérieure, Labex TransferS, Paris
Julien.Bondaz@college-de-france.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : histoire de l'anthropologie/*history of anthropology* – ethnographie/*ethnography* – entomologie/*entomology* – ethnoentomologie/*ethnoentomology* – collecte/*collections* – Marcel Griaule – Dogon – cosmogonie dogon/*dogon cosmogony* – mission Dakar-Djibouti/*Dakar Djibouti expedition* – Afrique de l'Ouest/*West Africa*.

Page de titre :

Boîte de Nescafé contenant des fourmis sèches, n° Z367019

© Musée du quai Branly / Scala, Florence

Arasse, Daniel

1996 *Le Détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*. Paris, Flammarion (« Champs » 624).

Bataille, Georges

1930 « L'esprit moderne et le jeu des transpositions », *Documents* 8 : 48-52.

Bazin, Jean

2002 « N'importe quoi », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Le Musée cannibale*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel : 273-287.

Bondaz, Julien

2011 « L'ethnographie comme chasse : Michel Leiris et les animaux de la mission Dakar-Djibouti », *Gradhiva* nouv. sér. 13 : 162-181.

Bourguet, Marie-Noëlle

1997 « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e siècle-début XIX^e siècle) », in Claude Blanckaert et al., eds, *Le Muséum au premier siècle de son histoire*. Paris, Éd. du Muséum national d'histoire naturelle (« Archives ») : 163-196.

Caillois, Roger

1996 [1938] *Le Mythe et l'Homme*. Paris, Gallimard (« Folio. Essais » 56).

Calame-Griaule, Geneviève

1965 *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

Cartry, Michel

1989 « Compte rendu de *Ethnologiques. Hommages à Marcel Griaule* », *Journal des africanistes* 59 (1-2) : 275-284.

Cervoni, Albert

1982 « Une confrontation historique en 1965 entre Jean Rouch et Sembène Ousmane : "Tu nous regardes comme des insectes" », *CinémAction* 17 : 77-78

[<http://pourtous.latriennale.org/fr/lejournale-ne-reste-pas-au-meme-endroit-pour-regarder-une-danse-de-masques/une-confrontation>].

Chailley, Marcel

1950 « Moustiquaire africaine », *Notes africaines* 45 : 5-6.

Chopard, Lucien

1961 « Les divisions du genre *Gryllus* basées sur l'étude de l'appareil copulateur (Orth. Gryllidae) », *Eos. Revista española de entomología* 37 : 267-287.

Colas, Guy

1948 *Guide de l'entomologiste. L'entomologiste sur le terrain, préparation, conservation des insectes et des collections*. Paris, Boubée & C^{ie}.

Debaene, Vincent

2006 « "Étudier des états de conscience" : la réinvention du terrain par l'ethnologie, 1925-1939 », *L'Homme* 179 : 7-62.

Dekeyser, Pierre-Louis & André Villiers

1948 *Récolte et préparation des collections zoologiques*. Dakar-Montpellier, Institut français d'Afrique noire.

Delaporte, Yves

1987 « *Sublaevigatus* ou *subloevigatus* ? : les usages sociaux de la nomenclature chez les entomologistes », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Des animaux et des hommes*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel : 187-212.
1994 « Entre nature et culture : l'insecte de collection », *Anthropozoologica* 19 : 17-28.

Didi-Huberman, Georges

2003 *La Ressemblance informe, ou le Gai-Savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris, Macula.

2009 « Imaginer, disloquer, reconstruire », in Anne-Christine Taylor & Thierry Dufrène, eds, *Cannibalismes disciplinaires. Quand l'histoire de l'art et l'anthropologie*

se rencontrent. Paris, Musée du quai Branly-Institut national d'histoire de l'art : 189-195 [http://actesbranly.revues.org/193#quotation].

Dieterlen, Germaine

1952 « Classification des végétaux chez les Dogon », *Journal de la Société des africanistes* 22 : 115-158.

1957 « Les résultats des Missions Griaule au Soudan français (1931-1956) », *Archives de sociologie des religions* 3 : 137-142.

1962 « Note sur le totémisme dogon », *L'Homme* 2 (1) : 106-110.

Dozon, Jean-Pierre

1985 « Quand les Pastoriens traquaient la maladie du sommeil », *Sciences sociales et santé* 3 (3-4) : 27-56.

Dresch, Jean

1951 « Les publications de l'Institut français d'Afrique noire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 6 (2) : 225-227.

Drouin, Jean-Marc

1992 « L'image des sociétés d'insectes en France à l'époque de la Révolution », *Revue de Synthèse* 113 (3-4) : 333-345.

2005 « Ants and Bees : Between the French and the Darwinian Revolution », *Ludus Vitalis* 24 : 3-14 [www.ludusvitalis.org/textos/24/24_drouin.pdf].

Fabiani, Jean-Louis & Franck Pourcel

2004 « Les cigales muent aussi dans l'espace symbolique », in Véronique Nahoum-Grappe & Odile Vincent, eds, *Le Goût des belles choses. Ethnologie de la relation esthétique*. Paris, Éd. de la MSH (« Ethnologie de la France » 19) : 31-48.

Gil, Didier

2001 « Si les fourmis se mettaient à parler », in Claudia Stancati, ed., *Henri Bergson. Esprit et langage*. Bruxelles, Mardaga (« Philosophie et langage ») : 33-50.

Ginzburg, Carlo

1980 « Signes, traces, pistes : racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat* 6 (6) : 3-44.

Griaule, Marcel

1932a « Mission Dakar-Djibouti, rapport général (mai 1931-mai 1932) », *Journal des africanistes* 2 (1) : 113-122.

1932b « Mission Dakar-Djibouti, rapport général (juin à novembre 1932) », *Journal des africanistes* 2 (2) : 229-236.

1938a *Jeux dogons*. Paris, Institut d'ethnologie (« Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie » 32).

1938b *Masques dogons*. Paris, Institut d'ethnologie (« Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie » 33).

1943 *Les Saô légendaires*. Paris, Gallimard.

1949 « L'image du monde au Soudan », *Journal de la Société des africanistes* 19 (2) : 81-87.

1951a « Art et symbole en Afrique noire », *Zodiaque* 5 : 8-35.

1951b « Les symboles des arts africains », in *Présence africaine* 10-11 : *L'Art nègre* : 12-24.

1952a « Le savoir des Dogon », *Journal de la Société des africanistes* 22 (1-2) : 27-42.

1952b « Connaissance de l'homme noir », in *La Connaissance de l'homme au XX^e siècle*. Neuchâtel, Éd. de la Baconnière : 11-24.

1954 « Nouvelles remarques sur la harpe-luth des Dogon », *Journal de la Société des africanistes* 24 (2) : 119-122.

1957 *Méthode de l'ethnographie*. Paris, Presses universitaires de France.

1961 « Classification des insectes chez les Dogon », *Journal de la Société des africanistes* 31 (1) : 7-71.

1975 [1948] *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmêli*. Paris, Fayard.

Griaule, Marcel & Germaine Dieterlen

1950 « La harpe-luth des Dogon », *Journal de la Société des africanistes* 20 (2) : 209-228.

1965 *Le Renard pâle*. Paris, Institut d'ethnologie (« Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie » 72).

Griaule, Marcel & Michel Leiris

1931 *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. Paris, Musée d'ethnographie et Mission scientifique Dakar-Djibouti.

Harries, Patrick

2007 *Butterflies and Barbarians. Swiss Missionaries and Systems of Knowledge in South-East Africa*. Oxford, James Currey / Harare, Weaver Press / Johannesburg, Wits University Press / Athens, Ohio University Press.

Henderson, Junius

& John Peabody Harrington

1914 *Ethnozoology of the Tewa Indians*. Washington, Government printing office.

Holas, Bohumil

1959 « Les Insectes dans les poids à peser l'or Achanti-Baoulé ». Avec la collab. d'André Villiers. *Science & Nature* 34.

1973 *Carnet intime d'un ethnologue*. Paris, B. Holas.

Hollier, Denis, ed.

1995 *Le Collège de sociologie, 1937-1939*. Paris, Gallimard (« Folio. Essais » 268).

Houdart, Sophie & Olivier Thiery, eds

2011 *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*. Paris, La Découverte.

IFAN

1954 *L'Institut français d'Afrique noire*. Dakar, Institut français d'Afrique noire.

Jamin, Jean

2004 « La règle de la boîte de conserve », *L'Homme* 170 : 7-10.

Jolly, Éric

2001 « Marcel Griaule, ethnologue : la construction d'une discipline (1925-1956) », *Journal des africanistes* 71 (1) : 149-190.

2001-2002 « Du fichier ethnographique au fichier informatique. Le fonds Marcel Griaule : le classement des notes de terrain », *Gradhiva* 30-31 : 81-103.

2007 « La mission ethnographique Dakar-Djibouti : collecte itinérante et maîtrise du terrain », in Christian Jacob, ed., *Lieux de savoir, 1. Espaces et communautés*. Paris, Albin Michel : 875-896.

2009 « Des jeux aux mythes : le parcours ethnographique de Marcel Griaule », *Gradhiva* nouv. sér. 9 : 164-187.

2011 « Écriture imagée et dessins parlants : les pratiques graphiques de Marcel Griaule », *L'Homme* 200 : 43-82.

Junod, Henri A.

1936 *Mœurs et coutumes des Bantous. La vie d'une tribu sud-africaine, 1. Vie sociale*. Paris, Payot.

Leach, Edmund R.

1968 *Critique de l'anthropologie*. Trad. de l'anglais par Dan Sperber et Serge Thion. Paris, Presses universitaires de France (« Le Sociologue » 16).

Lebeuf, Jean-Paul

1937 « Rapport sur les travaux de la 4^e mission Griaule, Sahara-Cameroun (10 juillet 1936-16 octobre 1937) », *Journal de la Société des africanistes* 7 (2) : 213-219.

1939 « Retour en France de la mission Lebaudy-Griaule 1939 », *Revue de l'Empire français* 3 : 58.

1950 *Quand l'or était vivant. Aventures au Tchad*. Paris, Éd. « Je sers ».

Leiris, Michel

1994 [1950] « L'ethnographie devant le colonialisme », in *Cinq Études d'ethnologie*. Paris, Gallimard (« Tel ») : 83-112.

2003 [1934] *L'Afrique fantôme*.
Paris, Gallimard (« Tel »).

L'Estoile, Benoît de

2005 « "Une petite armée de travailleurs auxiliaires" : la division du travail et ses enjeux dans l'ethnologie française de l'entre-deux-guerres », *Cahiers du centre de recherche historique* 36 : 31-59
[<http://ccrh.revues.org/3037#quotation>].

Lepesme, Pierre

1947 « Les Stenaspini africains », *Revue française d'entomologie* 14 : 310-317.

Leriche, Albert

1953 « Parasitisme accidentel », *Notes africaines* 60 : 127-128.

Lévi-Strauss, Claude

1956 « Compte rendu de Georges Balandier, *Sociologie des Brazzavilles noires* [1955] », *Revue française de sciences politiques* 6 (1) : 177-179.

Lévy-Bruhl, Lucien

1910 *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*.
Paris, Félix Alcan.

Lhote, Henri

1936 *Aux prises avec le Sahara*.
Paris, Les Œuvres françaises.

1951 *La Chasse chez les Touaregs*.
Paris, Amiot-Dumont.

Lowie, Robert Harry

1991 [1937] *Histoire de l'ethnologie classique. Des origines à la Seconde Guerre mondiale*. Trad. de l'américain par Hervé Grémont et Hélène Sadoul. Paris, Payot (« Petite bibliothèque Payot » 49).

Maeterlinck, Maurice

1997 *La Vie de la nature*.
Contient : *La Vie des abeilles* [1901],
L'Intelligence des fleurs [1910],
La Vie des termites [1926],

La Vie des fourmis [1930]. Bruxelles, Complexe.

Marais, Eugène

1938 *Mœurs et coutumes des termites. Étude de la fourmi blanche de l'Afrique du Sud*. Trad. par S. Bourgeois.
Paris, Payot (« Bibliothèque scientifique »).

Mathis, Maurice

1951 *Vie et mœurs des abeilles*.
Paris, Payot (« Bibliothèque scientifique »).

Marchal, Hugues

2007 « Le conflit des modèles dans la vulgarisation entomologique : l'exemple de Michelet, Flammarion et Fabre », *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle* 138 : 61-74.

Mauss, Marcel

2002 [1947] *Manuel d'ethnographie*.
Paris, Payot & Rivages
(« Petite bibliothèque Payot » 13).
2004 [1924] « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », in *Sociologie et Anthropologie*.
Paris, Presses universitaires de France
(« Quadrige ») : 581-310.

Métraux, Alfred

1989 [1925] « De la méthode dans les recherches ethnographiques », *Gradhiva* 5 : 56-71.

Monod, Théodore

1953 « Un nouveau cas de parasitisme accidentel d'un Coléoptère chez l'homme », *Notes africaines* 58 : 61.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre

2000 « Le "je" méthodologique : implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie* 41 (3) : 417-445.

Piéron, Henri

1910 « Le problème de la mentalité humaine dans les sociétés inférieures,

d'après l'ouvrage de L. Lévy-Bruhl », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 6^e série, 1 (1) : 175-178.

Pressly, William L.

1973 « The Praying Mantis in Surrealist Art », *The Art Bulletin* 55 (4) : 600-615.

Raffles, Hugh

2001 « The Uses of Butterflies », *American Ethnologist* 28 (3) : 513-548.

Revel, Émile

1951 *J. H. Fabre. L'Homère des insectes*. Paris, Delagrave.

Risbec, Jean

1951 1. *Les Chalcidoïdes d'AOF*.
2. *Les Microgasterinae d'AOF*.
Dakar, IFAN (« Mémoires de l'Institut français d'Afrique noire » 13).

Rodgers, Diane M.

2008 *Debugging the Link Between Social Theory and Social Insects*. Baton Rouge, Louisiana State University Press.

Rosny jeune, J.-H.

1931 *La Société des insectes*. Paris, Éd. des Portiques.

Saurat, Denis

1955 *La Religion des géants et la civilisation des insectes*. Paris, Denoël.

Tétart, Gilles

2006 « Entomologie, éthologie et dérives anthropologiques », *L'Homme* 177-178 : 329-347.

Van Beek, Walter E. A.

2004 « Haunting Griaule : Experiences from the Restudy of the Dogon », *History in Africa* 31 : 43-68.

Van Beek, Walter E. A. et al.

1991 « Dogon Restudied : A Field Evaluation of the Work of Marcel Griaule », *Current Anthropology* 32 (2) : 139-167.

Villiers, André

1944 « Nouveaux *Sastrapaditae* d'Afrique orientale », *Revue française d'entomologie* 10 (3-4) : 86-89.

1946 « Instructions sommaires pour la récolte des insectes », *Notes africaines* 30 : 21-22.

1957a *Les Lépidoptères de l'Afrique noire française*, 1. *Introduction : structure, mœurs, récolte, conservation, classification*. Dakar, IFAN (« Initiations africaines »).

1957b « Notes d'entomologie ouest-africaine, 7 : Hémiptères Réduviides nouveaux ou peu connus », *Bulletin de l'Institut d'Afrique noire*, série A, 19 (1) : 269-273.

Walter, Jean-François

2003 *Apprentissage de l'Afrique. Peuples dogon et lobi en 1952*. Paris, L'Harmattan (« Voyages Zellidja »).

Wilson, Edward O.

1975 *Sociobiology. The New Synthesis*. Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press.

Zahan, Dominique

1950 « Notes sur un luth dogon », *Journal de la Société des africanistes* 20 (2) : 193-207.

1969 *La Viande et la Graine. Mythologie dogon*. Paris, Présence africaine.

Julien Bondaz, *L'ethnographie parasitée ? Anthropologie et entomologie en Afrique de l'Ouest (1928-1960)*. — À l'époque où l'ethnologie française se développe sur des terrains africains, notamment à partir de 1928, les comparaisons entre sciences humaines et sciences naturelles, et plus précisément entre enquête ethnographique et observation entomologique, sont nombreuses. Elles servent à exprimer la rigueur et l'objectivité du chercheur, et donc à légitimer l'enquête ethnographique. Cet usage stratégique de métaphores entomologiques peut être mis en rapport avec le fait que, très souvent, les ethnologues africanistes sont eux-mêmes, dans leurs pratiques, des chasseurs de papillons : les missions de collecte ethnographique sont en même temps des missions de collecte entomologique. Entre 1928 et 1960, Marcel Griaule, Michel Leiris, Germaine Dieterlen, Solange de Ganay, Jean-Paul Lebeuf, Bohumil Holas et Henri Lhote récoltent un grand nombre de spécimens entomologiques pour le compte du Muséum national d'histoire naturelle, puis de l'Institut français d'Afrique noire. Petit à petit, les insectes intègrent la recherche ethnologique et deviennent des objets ethnographiques. Entre ethnographie et entomologie, la question du terrain, les pratiques de collecte, les enjeux de la détermination et de la classification, la production des savoirs et les approches esthétiques subissent ainsi des interférences qu'il convient d'interroger.

Julien Bondaz, *When Ethnologists Were Hunting for Butterflies: Anthropology and Entomology in West Africa (1928-1960)*. — At a time when fieldwork in Africa was developing in French ethnology, especially as of 1928, several comparisons were made between the human and natural sciences, specifically between ethnological surveys and entomological observations. They evinced the discipline and objectivity of anthropologists and, consequently, served to legitimate fieldwork. This strategic use of entomological metaphors can be related to the fact that, owing to their practices, ethnologists working in Africa were frequently « hunting for butterflies » : trips for collecting objects and data were also occasions for collecting insects. Between 1928 and 1960, Marcel Griaule, Michel Leiris, Germaine Dieterlen, Solange de Ganay, Jean-Paul Lebeuf, Bohumil Holas and Henri Lhote collected a large number of entomological specimens for the Museum national d'histoire naturelle and the Institut français d'Afrique noire. Little by little, insects became a part (and subject) of anthropological research. Collection practices, the identification and classification of the things collected, the production of knowledge and questions having to do with fieldwork and aesthetics underwent interferences – between ethnology and entomology – in ways that should be probed.